

Octave Mannoni

Le racisme revisité

Madagascar, 1947



Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE

Extrait de la publication

Le racisme revisité

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions du Seuil

Psychologie de la colonisation, 1950

Réédité aux Éditions universitaires, 1984,
sous le titre *Prospero et Caliban*.

Lettres personnelles à Monsieur le Directeur, 1951

Réédité aux Éditions Tchou, 1977, sous le titre *La Machine*.

Freud, 1968, coll. « Écrivains de toujours ».

Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre Scène, 1969.

Fictions freudiennes, 1978.

Un commencement qui n'en finit pas, 1980.

Ça n'empêche pas d'exister, 1982.

Un si vif étonnement, 1988. *La honte, le rire, la mort*.

Aux Éditions Denoël

Lettres personnelles

Fiction lacanienne d'une analyse, 1990,

coll. « L'Espace analytique ».

Nous nous quittons.

C'est là ma route.

Carnets, 1990,

coll. « L'Espace analytique ».

Octave Mannoni

Le racisme revisité

Madagascar, 1947

Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE

Collection dirigée

par Maud Mannoni

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© Éditions Universitaires, 1984

© by Éditions Denoël, 1997
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24587.X
B 24587.8

Présentation

L'ouvrage d'Octave Mannoni devrait occuper depuis longtemps la place qui lui revient : celle d'un classique, au même titre que *Réflexion sur la question juive*¹ de Sartre ou *Peau noire, Masques blancs*² de Frantz Fanon. L'avant-propos de Charles Baladier³, les notes de l'auteur pour les éditions anglaises et la préface de Philip Mason fournissent nombre d'éclaircissements nécessaires à l'intelligence des données ethnologiques, des circonstances historiques sur lesquelles se fonde la réflexion d'Octave Mannoni. Par ailleurs, Octave Mannoni a indiqué lui-même après-coup les correctifs qui lui semblaient devoir être apportés aux vues qu'il défendait dans cet ouvrage, publié au Seuil en 1950 et d'abord intitulé *Psychologie de la colonisation*. Ce livre a connu un véritable succès aux États-Unis sous le titre *Prospero and Caliban*; mais l'on peut se demander pourquoi il n'a pas fait, en France, la carrière qu'il méritait. À cette question on pourrait proposer comme première réponse : la modestie d'Octave Mannoni, lequel écrivait dans ses *Carnets* en 1944 : « Je fais partie de ces gens insouciantes qui sont très faciles à mener — et j'aime me laisser

1. Paris, Gallimard, 1954; Folio Essais, 1985.

2. Paris, Seuil, coll. Points, 1971.

3. À la réédition (augmentée en 1984) aux Éditions Universitaires de *Psychologie de la colonisation* sous le titre *Prospero et Caliban*.

mener¹. » Mais il faut plus sûrement invoquer la mauvaise foi, la mauvaise conscience d'ex-colonisateurs, qui est la nôtre et qui continue de nous empêcher d'entendre ce que dit Octave Mannoni : « Le Nègre, c'est la peur que le Blanc a de lui-même. » Un auteur du XVIII^e siècle, je crois, affirmait qu'il en va des idées nouvelles comme des coins : il ne faut pas vouloir les faire pénétrer par le gros bout. On peut aisément le soutenir des thèses fondamentales de la psychanalyse. Et celle que soutient Octave Mannoni sur la relation de dépendance entre le colonisé malgache et le Blanc a la portée d'une construction analytique; elle va manifestement bien au-delà de ce qu'il est convenu d'appeler la psychologie des mentalités, dans laquelle les bien-pensants comme les fanatiques professionnels voudraient la contenir.

La recrudescence du racisme — que Lacan fut un des seuls à pressentir dans les lendemains de mai 68² — est l'un des motifs évidents de cette réédition. Le cinquantième anniversaire de ce qu'on a appelé pudiquement les « événements de 1947 » à Madagascar, insurrection qui marquait le début d'une lutte armée pour l'indépendance (laquelle ne sera obtenue qu'en 1960), légitime tout autant que l'on revienne aujourd'hui sur la réflexion d'Octave Mannoni.

Contrairement à l'impression qui pourrait se dégager d'une lecture trop rapide, son analyse s'arrache d'elle-même

1. O. Mannoni, *Nous nous quittons. C'est là ma route. Carnets*. Paris, Denoël, coll. L'Espace analytique, 1990, p. 119.

2. Il est manifeste que la tendance de sociétés occidentales à ne former qu'une sorte de *middle-class*, ou plutôt à se représenter idéologiquement comme telle, exacerbe, entre autres, le narcissisme des petites différences et fait, pour une part, le lit du racisme, lequel d'ailleurs réinstalle et répercute les différences dans ses hiérarchies. De sorte que la victime du racisme trouve toujours à son tour un plus noir que soi, Frantz Fanon le montre bien; phénomène surdéterminé évidemment par les situations économiques, les processus de paupérisation, les antagonismes de classes rebaptisés parfois « fracture sociale ».

du seul contexte historique, celui des effets de la colonisation en pays malgache au lendemain de la dernière guerre. Cet écrit ne se prétend d'ailleurs définitif sur aucune des questions essentielles auxquelles il touche en profondeur : la mentalité d'un peuple, la personnalité du colonisé, les projections du Blanc sur le Noir, le racisme du colon et ses effets en retour sur le colonisé. D'abord parce que Octave Mannoni suit une pensée dialectique qui fait toujours sa part à la contradiction possible ; parce que aussi bien, par tempérament et du fait de sa formation à la psychanalyse — qui a lieu dans cette période —, il a un sens aigu du problème que révèle le détail ou la coutume, laquelle pourrait passer seulement pour vestige d'un archaïsme.

On ne peut qu'être surpris de l'actualité de ce texte, au-delà de ce qui paraît l'assigner à une époque. Car ce qu'il affirme de la situation des années 40-50 à Madagascar pourrait bien être encore vrai aujourd'hui : « L'indépendance n'est qu'un moyen ; c'est le nationalisme qui est une fin. » Perspective qui nous semble inverse de la nôtre, à nous Occidentaux, qui avons exporté partout l'idée de l'universalisme comme une évidence (on dit aujourd'hui : démocratie, indépendance nationale). Mais la question n'avait aucun sens pour l'indigène avant la confrontation avec le colonisateur. Ce qui est sans doute resté, pour une part, la situation de Madagascar, livrée à un « abandon » qu'Octave Mannoni relève prophétiquement, est à l'évidence le cas de nombreux pays en voie de développement aujourd'hui, et ne tient pas seulement à l'état de sujétion économique où l'Occident les a laissés, mais au vide d'une relation que certains d'entre eux ne pouvaient concevoir que dans les termes d'une dépendance. Le mot risquerait ici de tromper. Et dans son article de 1966 publié en appendice, « The Decolonization of myself », O. Mannoni le rectifie pour faire entendre qu'il ne s'agit nullement de

quelque disposition innée du colonisé ni même d'un rapport entre supérieur et inférieur auquel celui-ci consentirait, mais d'une relation induite par la rencontre avec l'autre, nous dirions dans des termes analogues à celle que Hegel décrit dans la dialectique du maître et de l'esclave¹.

La complexité de la relation est plus subtile encore, et, bien qu'il se défende d'adopter le point de vue de l'ethnologue, O. Mannoni en a la perspicacité lorsqu'il s'interroge sur le fait avéré par d'autres observateurs que le Malgache ignore la gratitude : bénéficiant d'un don, d'une faveur ou d'un remède, il est porté, comme naïvement, à demander toujours davantage et sans un merci à son bienfaiteur. Par simple intérêt, pourrait-on penser ? Non ; c'est qu'il l'installe véritablement à une place de maître, comme le fait l'esclave hégélien vis-à-vis de celui qu'il a dû reconnaître pour tel. La relation s'instaure d'elle-même. Il ne s'agit pas là de réaction individuelle ; et Octave Mannoni entend par personnalité ce qui se transmet dans la famille et le groupe.

Sans qu'il le mentionne, il est probable qu'Octave Mannoni cerne dans cette attitude quelque chose d'analogue à ce qui règle les rapports sociaux dans des sociétés dites primitives et que Marcel Mauss a isolé sous la forme du « don² ». Don très particulier puisqu'il est rituel, n'exige pas des réactions personnelles mais institutionnalisées, et ne prend nullement la forme d'un cadeau gratuit mais celle

1. La traduction de *Knecht* par « serviteur » serait plus exacte en apparence, mais elle ne restitue pas le poids que contient le terme « servitude ». Celle de « valet » ne convient pas. C'est pourquoi nous conservons celle qui s'est imposée depuis la traduction française de la *Phénoménologie de l'esprit* par Jean Hyppolite.

2. Cf. Marcel Mauss, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », in *Sociologie et anthropologie*, introduction de C. Lévi-Strauss, Paris, PUF, 1968.

d'une obligation symbolique de donner et d'une obligation de recevoir, permettant l'échange social et l'évitement des conduites agressives. Peut-être la société malgache témoigne-t-elle de l'existence d'une relation de cette sorte. Octave Mannoni ne l'envisage pas dans ces termes mais dans ceux d'une psychologie collective différente de la nôtre. Il saisit l'occasion, comme bien d'autres, de régler son compte à Lévy-Bruhl pour son hypothèse d'une prétendue mentalité primitive ou prélogique, et fait apparaître une sorte de structure produite par la colonisation elle-même. Les historiens et les anthropologues conviennent que le peuplement de Madagascar reste un mystère. La pluralité des ethnies (dix-huit) comme de leur provenance (principalement africaines, indonésiennes, asiatiques), la diversité des croyances puis des influences religieuses et colonisatrices interdisent qu'on tienne un discours globalisant à leur sujet, en dépit de l'intégration linguistique et politique. On connaît l'importance du culte des morts dans certaines d'entre elles, les rites auxquels il donne lieu (exhumation, soins, transfert) et plus généralement le lien de ce culte à celui des ancêtres qui caractérise également bien des peuples africains. La crainte que la transgression d'un interdit ne retombe sur son auteur y est vivace et rappelle celle observée chez de nombreuses tribus, et analysée par Freud dans *Totem et tabou*. Par ailleurs subsiste un type de communauté clanique, le *foko*, unie par la relation à un même ancêtre, et la hiérarchie sociale contraignante, sans être assimilable à un système de castes, comprenait des nobles (*andriana*), des roturiers libres (*hova*), des esclaves (*anclavevo* ou *mainty*)¹. On pourrait faire l'hypothèse que l'attitude de dépendance observée par Octave Mannoni provient de ce que l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss isole comme « système des attitudes » en corrélation

1. Cf. Charles Cadoux, article « Madagascar » in *Encyclopædia Universalis*.

avec un « système des appellations », dans l'analyse des atomes de parenté, et particulièrement de l'avunculat. Ainsi les rapports institués socialement entre le neveu et son oncle maternel peuvent être opposés : dans un cas, c'est l'oncle qui exerce des droits et l'autorité paternelle, symbolique, sur son neveu ; dans l'autre, c'est « le neveu qui exerce à l'égard de son oncle des privilèges de familiarité, et [qui] peut le traiter plus ou moins en victime¹ ». Il ne serait peut-être pas illégitime d'extrapoler et de considérer que la dépendance observée par Octave Mannoni s'inscrit dans un système analogue, puisque le Blanc y occupe, dans cette culture, une place de maître, d'ancêtre, position symbolique et non pas seulement de domination.

L'autre dimension féconde et toujours actuelle de ce texte est l'interrogation sur la psychologie du colonisateur, qui reste la clé du racisme tel qu'il est envisagé ici. Car celui-ci projette sur l'indigène ses fantasmes archaïques² (idée autrement développée ensuite par Frantz Fanon) et s'en effraie en retour. Disons, sommairement, qu'il loge dans l'autre ce qu'il refoule ou dénie en lui-même. Bien plus, il ne rencontre aucun autre véritable : l'indigène n'est pas un semblable différent, car le colon arrive en terre conquise avec ses projections sur l'indigène et n'a affaire qu'aux images qu'il s'est fabriquées. D'où son étonnement scandalisé lorsqu'il entend de la bouche de celui-ci, comme proféré par le Caliban de *La Tempête* de Shakespeare, qu'il ne lui a appris le langage que pour le maudire. D'où encore son impression que ni l'indigène ni son peuple n'ont de consistance, d'identité. En effet, puisqu'il les réduit à

1. Cf. C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale I*, Paris, Plon, 1958, pp. 49 et suiv., qui commente et critique l'article célèbre de A.R. Radcliffe-Brown sur l'avunculat : « Le frère de la mère en Afrique du Sud » (1924), in *Structure et fonction dans la société primitive*, Paris, Seuil, coll. Points, 1972.

2. « Ce que nous projetons sur l'indigène (...) ce sont nos désirs et nos craintes les plus élémentaires et les plus cachés » (p. 295).

l'image qu'il s'en fait et avec laquelle éventuellement il bataille.

La conclusion d'Octave Mannoni était, presque vingt ans après la rédaction de son ouvrage, la même : le Noir ne veut pas se faire reconnaître comme humain dans la dimension œcuménique d'on ne sait quel universalisme tombé du ciel ; il veut se faire reconnaître comme Noir. Bref, il ne s'agit pas d'un droit à la différence sans contenu, mais de la reconnaissance d'une différence d'autant plus radicale qu'elle garde la trace de l'histoire, de la domination et de l'idéologie.

La finesse des analyses d'Octave Mannoni se lit jusque dans la rigueur de sa méthode. Il s'est astreint, tel un anthropologue-psychanalyste comme Geza Roheim, à analyser des rêves d'indigènes, dans lesquels il découvre l'empreinte d'un besoin de sécurité et la trace d'une dépendance. En faisant toute leur place aux rites concernant les morts à Madagascar, il fait apparaître bien autre chose qu'une variante culturelle dans la relation à la mort, lorsqu'il affirme, sur la foi d'observations de première main, que le Malgache ne croit pas à la mort mais qu'il croit aux morts, lesquels, ancêtres formant la tresse des vies et des générations, ouvrent à une temporalité, à un mode d'existence dans l'histoire qui ne s'enracine pas dans les coupures radicales sur lesquelles l'Occident fonde les idées de progrès, de civilisation, d'histoire.

Ce texte est donc une archéologie du racisme dans son lien à l'histoire de la colonisation. Paradoxalement, son aspect de monographie ouvre à l'universalité du problème. Mais, contrairement aux ouvrages comme ceux de Sartre ou de Fanon qui accordent une large place à l'analyse psychologique, celui d'Octave Mannoni, et c'est son originalité et sa fécondité, ouvre à une intelligence de déterminations anthropologiques, structurales, et donc à un autre abord de la différence.

Enfin, pour mieux comprendre sa démarche, sans doute faut-il rappeler ce que sa réflexion sur la psychologie du colonisateur doit à sa propre analyse avec Jacques Lacan, qu'il commença en 1945 entre deux séjours à Madagascar, et à la fiction qu'il publia en 1950, *La Machine*¹, grâce à laquelle il effectuait le travail de décolonisation de soi-même qui n'est pas seulement l'effet d'une psychanalyse mais de l'exorcisme de ses « effets persécutifs », pour reprendre l'expression de Maud Mannoni.

Jean-François de Sauverzac
Paris, décembre 1996

1. Repris sous le titre *Lettres personnelles. Fiction lacanienne d'une analyse*, Paris, Denoël, coll. L'Espace analytique, 1990.

Avant-propos

Ce livre est une reprise. La reprise d'un classique (inclassable, au dire de ceux qu'il concerne en premier, les ethnologues, les psychanalystes, les politiques) qui fut publié en 1950, au Seuil, dans une des collections Esprit (Frontière ouverte), sous le titre *Psychologie de la colonisation*, et qui parut ensuite, en anglais, dans deux éditions successives (1956 et 1964), à Londres et à New York (chez Frederick A. Praeger), sous le titre *Prospero and Caliban*.

Conçu et rédigé à Tananarive, puis à Paris, aussitôt après le soulèvement malgache de mars 1947, il fit, par l'interprétation fouillée qu'il donnait des raisons de celui-ci, beaucoup de bruit en France métropolitaine et dans l'Union française au long d'une décennie qui, débutant par le fameux procès des parlementaires de l'île, allait renverser une politique marquée par l'influence merina et mettre fin à l'ère coloniale par la proclamation de l'indépendance, le 26 juin 1960. L'émoi causé par un livre qui proposait une psychanalyse du rapport entre des Blancs *projetant* sur les indigènes leurs propres peurs et des Noirs mus jusque-là par un énorme *transfert* de dépendance vis-à-vis des premiers tenait d'ailleurs, à l'époque, au fait que l'auteur, qui poursuivait, notamment dans *Esprit* et dans *Les Temps modernes*, son étude du problème malgache et de « la plainte du Noir », fut pris à partie par des combattants plus

radicaux de la cause de la négritude, tel son ami Frantz Fanon. Celui-ci consacra à l'ouvrage paru au Seuil tout un chapitre de son propre livre, qui fut publié chez le même éditeur deux ans plus tard et pour lequel Octave Mannoni, du reste, lui avait trouvé ce beau titre : *Peau noire, masques blancs*. Fanon écrit dans son introduction : « Au quatrième chapitre¹, je critique un travail qui, à mon avis, est dangereux. L'auteur, O. Mannoni, est d'ailleurs conscient de l'ambiguïté de sa position. C'est peut-être là un des mérites de son témoignage. Il a essayé de rendre compte d'une situation. Nous avons le droit de nous déclarer insatisfait. Nous avons le devoir de montrer à l'auteur en quoi nous nous écartons de lui. » Mais, dans un texte qu'il donna en avril 1966 à la revue britannique *Race* et que nous reprenons ici en annexe, O. Mannoni reconnaît qu'en écrivant son étude il avait ouvertement pris le risque, sachant déjà qu'un psychanalyste n'est pas forcément accommodant, « d'entamer certaines mystiques qui étaient, en fait, utiles à la cause anticolonialiste ».

Dans un récent ouvrage consacré aux travaux de Fanon, un chercheur australien, Jock McCulloch, souligne longuement l'influence sur celui-ci du livre d'Octave Mannoni : dès l'introduction, il soutient que la psychologie du colonialisme développée par Frantz Fanon est parfaitement inintelligible si l'on n'y voit pas une théorie — une *counterpsychology* — qui prend le contre-pied de celle de *Prospero and Caliban*. Il considère d'ailleurs ce dernier ouvrage comme ayant fait date en conférant un statut indépendant et authentique à ce qu'il appelle l'ethnopsychiatrie, entendue au sens d'une étude de la psychologie des non-Occidentaux : « Désormais, pour la première fois, l'histoire sociale trouvait place au cœur d'une théorie de la mentalité

1. « Du prétendu complexe de dépendance du colonisé », pp. 67-87 de la réédition dans la collection Points-Seuil, 1975.

africaine. Avant Mannoni, l'ethnopsychiatrie ne s'intéressait pas aux relations entre la domination coloniale et la personnalité. Elle négligeait également les problèmes posés par l'ethnocentrisme implicite des études européennes de psychologie des sociétés non occidentales. Ce double désintéret rendait l'ethnopsychiatrie incapable d'élaborer une théorie systématique et précise de la réalité psychologique et, par là, de l'originalité de l'Africain. »¹

Le retentissement de l'ouvrage de Mannoni fut, à partir de la seconde moitié de la décennie 50, encore plus grand aux États-Unis qu'en France, tandis que nous nous acheminions vers l'étape nécessaire de la décolonisation, avec la création en 1958 de la Communauté, et que l'opinion dans notre pays allait cesser, sous le coup de la déception, de se passionner pour ce qui était auparavant la question coloniale. Peut-être est-ce — soit dit en passant — pour avoir paru trop directement lié aux débats relatifs à celle-ci que le livre n'a pu, chez nous, être lu aussi, par-delà le problème de Madagascar et par-delà celui de la colonisation, pour ce qu'il est vraiment, à savoir une psychanalyse de toute position raciste, déclarée ou inconsciente, en même temps que de la « relation de dépendance » dans laquelle vivent plus ou moins longtemps les êtres et les peuples qui finissent un jour par être la cible de cette attitude projective.

Les Américains, qui n'étaient pas empêtrés, du moins de la même façon que nous, dans la colonisation, mais qui depuis longtemps se sentent vivement concernés par le problème du racisme, sont entrés d'emblée dans cette

1. J. McCulloch, *Black Soul White Artifact. Fanon's Clinical Psychology and social Theory*, Cambridge University Press, Londres et New York, 1983; voir notamment, pp. 4, 17, 21-26 et 213-221 (« Appendix I, Fanon and Mannoni : conflicting psychologies of Colonialism »).

seconde lecture, plus pertinente, de Mannoni. Ainsi, en reprenant le livre non sous le titre de *Psychologie de la colonisation*, mais sous celui de *Prospero and Caliban*, plus parlant pour leur culture que pour la nôtre et plus fidèle à la topique de l'auteur, qui consacre les pages centrales de son étude aux ambiguïtés de la relation entre les deux personnages de *La Tempête* de Shakespeare, les éditeurs new-yorkais indiquaient le véritable propos d'Octave Mannoni, celui qui nous donne une première raison de republier cet ouvrage aujourd'hui : le souci d'analyser ce qui se joue dans les relations entre les races (ou entre les classes) mises en présence dans une situation donnée.

Dans l'introduction qu'il a écrite pour sa traduction de *La Tempête* (Paris, Aubier, 1949), Jean-Jacques Mayoux présente ainsi les deux personnages de Prospero et de Caliban : « [Ils] sont face à face, dans le dialogue éternel de l'inégalité, le dialogue du mépris et de la haine, du maître et de l'esclave, de l'homme blanc et de l'aborigène ». Caliban, dont le nom est l'anagramme des cannibales de Montaigne, était le maître de l'île déserte où Prospero débarque en catastrophe. Celui-ci va se donner la peine de lui apprendre à parler, quitte à s'attirer de la part du « primitif » cette réplique : « Vous m'avez enseigné le langage, et tout le profit que j'en ai tiré, c'est de savoir maudire. La peste rouge vous emporte pour m'avoir appris votre langage ! » C'est sans doute O. Mannoni qui le premier a identifié le colonisé avec la figure de Caliban, ainsi que le signale l'écrivain cubain Roberto Fernandez Retamar¹. Et, pour Mannoni, le « complexe de Prospero » caractérise à la fois le colonial paternaliste, orgueilleux, impatient, dominateur, et le raciste, qui s'imagine, comme le nouvel occupant de l'île à propos de sa fille Miranda, que

1. « Caliban. Notes toward a discussion of culture in our America », in *The Massachusetts Review*, vol. XV, hiver-printemps 1974.

le Noir, doué d'une puissance sexuelle inquiétante, va ou a voulu violer les femmes de sa propre maisonnée.

Hormis l'originalité de cette transposition à la situation coloniale, la relation conflictuelle entre Prospero et Caliban était depuis longtemps familière à l'imaginaire de la culture américaine. D'abord, parce que Shakespeare y est très connu et surtout *La Tempête*, qui est peut-être sa dernière pièce, écrite trois ou quatre ans après l'installation de la première colonie permanente à Jamestown en 1607, et qui évoque, pour les Américains, ce moment crucial de la rencontre entre des Européens hautement civilisés et des autochtones vivant à l'état sauvage¹. À l'époque de Martin Luther King, de la guerre au Vietnam, de l'affaire de Cuba et des guérillas latino-américaines, l'histoire légendaire de Prospero allait facilement apparaître à beaucoup, au prix d'une mutation identificatoire en faveur de Caliban, comme une anticipation du complexe colonialiste ou raciste, ainsi qu'en témoignent de nombreuses études, qui, d'ailleurs, citent souvent Mannoni à ce sujet. Mais il faut signaler que, peu auparavant, toujours dans le monde anglophone, avait paru, sous la plume d'un psychanalyste de Glasgow, K.M. Abenheimer, un article dont Mannoni, y reconnaissant ses propres idées, s'est inspiré partiellement et qui tentait une approche allant dans ce sens des rapports entre les deux personnages de *La Tempête*².

Cependant, si leur familiarité avec le duo mythique de Prospero et Caliban a permis aux Américains de se reconnaître, dès l'origine et quasi unanimement, dans le premier, puis à « leurs » Noirs et à leurs voisins latins — c'est-à-dire

1. Voir Leo Marx, *The Machine in the Garden. Technology and the Pastoral Ideal in America*, Londres-Oxford-New York, Oxford University Press, 1964, notamment chap. II, « Shakespeare's American Fable ».

2. K.M. Abenheimer, « Shakespeare's *Tempest*. A psychological Analysis », in *Psychoanalytic Review*, vol. 33, n° 4, octobre 1946.

à ceux qui ne pouvaient adhérer à la symbolique de *Our America*¹ — de s'identifier à Caliban, on ne peut oublier que le thème de l'incompréhension mutuelle des deux personnages de Shakespeare a été exploité en France aussi, dans des œuvres qui ont pris, suivant les auteurs, des orientations aussi contrastées que celle qu'on vient d'évoquer à propos du Nouveau Monde. Une quinzaine d'années, en effet, après le *Caliban upon Setebos* de Robert Browning (où le poète anglais fait s'exprimer le « primitif » sur la création du monde et la divinité), Ernest Renan, en 1878, publia *Caliban. Suite à « La Tempête »*, « drame philosophique » dont Jean Guéhenno, qui en aimait l'auteur comme un de ses maîtres, allait nourrir sa méditation en en inversant la leçon. Chez Renan, qui avait été impressionné par la Commune de Paris, Caliban, au lieu de rester dans l'île où Prospero l'avait abandonné, rejoint celui-ci à Milan dont il est redevenu le duc, mais l'« esclave brutal et difforme » prend alors la tête de la foule des envieux et ravit à son hôte d'antan le pouvoir qu'il venait de récupérer. Guéhenno², qui avoue avoir passé sa vie entre les deux personnages, entre la fascination pour la culture et la solidarité avec le peuple, défend « la cause de Caliban, la cause de l'homme-masse ». Rappelant cette parole prophétique de Renan : « Caliban a peut-être de l'avenir », il dit, en 1962, de l'usurpateur de la *Suite à « La Tempête »* : « Je suis plus sûr que jamais du droit qu'il a de n'accepter pas que de fausses aristocraties toujours parvenues le traitent comme un

1. L'Amérique dont l'ouvrage classique de Waldo Franck (*Notre Amérique*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1920) célébrait les valeurs et face à laquelle, en 1891, José Martí, le fondateur du Parti révolutionnaire cubain, avait appelé à se rassembler en patrie, avec les Indiens, les « douloureuses républiques d'Amérique » (J. Martí, *Notre Amérique*, anthologie présentée par R. F. Retamar, trad. A. Joucla-Ruau, Paris, Maspero, 1968).

2. *Caliban parle* (Paris, Grasset, 1928 ; nouv. éd., 1962) et *Caliban et Prospero* (Paris, Gallimard, 1969).

Le racisme revisité

Il n'est pas d'approche neutre du racisme. Les analyses psychologiques qu'en ont inspiré, dans les années 50, la mauvaise conscience occidentale et les guerres de libération nationale furent souvent guidées par l'idéal moral ou l'engagement politique. C'est d'une place de maître ou d'esclave qu'on tient un discours sur la différence. Loin de vouloir échapper au dilemme, Octave Mannoni montre, par la voie de la psychanalyse, comment les images que le colonisateur s'est fabriquées par avance du colonisé, nient celui-ci : « Le Nègre, c'est la peur que le Blanc a de lui-même. » En effet, où est l'Autre dans cette image de soi qui fomente une phobie sans colmater la haine ? Octave Mannoni veut moins pourfendre le mal qu'analyser le mécanisme de dépendance unissant le colonisé au colon par l'écran imaginaire que chacun a dressé entre lui et l'autre, par la place symbolique où le premier installe le second, si sa culture l'y incite. C'est pourquoi la perspective anthropologique est ici essentielle, autant que les circonstances qui motivèrent cette réflexion : les « événements de 1947 » qui, à Madagascar, annonçaient un processus de libération politique. Après coup, Octave Mannoni le reconnaît implicitement : on ne saurait lutter contre le racisme avec de bonnes intentions. Et les croisades invoquant les fétiches sacrés des droits de l'homme, de la démocratie, de l'universalisme ou du pouvoir de la raison pourraient bien masquer la culpabilité occidentale comme son désir d'avoir le dernier mot. C'est une décolonisation de soi-même qui s'impose, toujours à recommencer. Face à la recrudescence actuelle du racisme, on mesure la portée de cette exigence.

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par
Maud Mannoni

Illustration de couverture
© Octave Mannoni

Extrait de la publication



B 24587.8  10.97
ISBN 2.207.24587.X
145 FF TTC